

# Lettre à mes élèves que certains disent illettrés

Philippe Meirieu

*J'enseigne à l'Université, en Sciences de l'Education, depuis près de dix ans maintenant et je poursuis, dans ce cadre, des recherches passionnantes avec des étudiants et des étudiantes pour la plupart engagés dans des actions de terrain absolument remarquables. Comme accompagnateur de ces militants pédagogiques, souvent anonymes et même parfois suspects aux yeux de leur hiérarchie de vouloir accéder à des diplômes que leurs supérieurs ne possèdent pas, mes satisfactions sont immenses. Comme chercheur sur la question des apprentissages et, plus particulièrement de la différenciation pédagogique et des transferts de connaissances, mes inquiétudes, en revanche, commençaient à grandir depuis quelques mois, voire quelques années : certes, je pouvais décider de consacrer le reste de ma carrière à figoler les résultats déjà obtenus, à soigner les détails et à multiplier les protocoles expérimentaux... Je pouvais continuer à faire comme la plupart de mes collègues : construire de somptueux châteaux de Versailles de la pensée, dorer à l'or fin les tableaux et figurines, voire ajouter une aile à ce qui était déjà construit. Mais, voilà, on ne peut pas transporter tous les matins le château de Versailles à Vénissieux et il me semblait important, tout en poursuivant mon enseignement et mes recherches universitaires, de retrouver le terrain... précisément pour pouvoir penser une « **pédagogie tous terrains** ». C'est ce que j'ai fait il y a quelques mois, à la rentrée de septembre en reprenant le chemin de la classe dans un lycée professionnel réputé « difficile » de l'est lyonnais. Je vis là modestement les difficultés de tout un chacun et c'est de ces difficultés dont je voudrais parler. Voici donc ce que mardi dernier j'ai écrit à l'intention de mes élèves et dont je ne sais pas encore ce que je vais vraiment en faire.*

Lundi dernier, à 16 heures 30, j'étais arrivé en cours en ayant décidé de consacrer cette dernière heure de la journée à faire, avec chacun d'entre vous, un bilan de notre travail depuis deux mois. J'avais plusieurs bonnes raisons pour cela : d'une part, nous avons fait, le matin même, un contrôle long et difficile de deux heures et il me semblait intéressant de vous permettre de réagir sur la manière dont vous l'aviez vécu ; et puis, je vous savais fatigué pour subir une huitième heure de cours, après deux heures d'atelier, deux heures de contrôle de français, deux heures d'EPS et une heure d'anglais... n'importe qui, d'ailleurs, serait fatigué à ce rythme là, à la fin d'une journée où l'on a jonglé entre des disciplines et des exigences différentes. Je ne voulais donc pas vous imposer de terminer le travail commencé quelques jours plus tôt sur la nouvelle de Maupassant. Peut-être, d'ailleurs, ai-je eu tort de sous-estimer votre résistance, et même votre souci de ne pas trop perdre de temps à l'Ecole. J'aurais dû être alerté par le fait que plusieurs d'entre vous, dès leur entrée dans la classe, avaient sorti leur cahier et s'apprêtaient à reprendre l'étude là où ils l'avaient arrêtée quelques jours plus tôt. Mais je voulais absolument que l'on parle : je tenais ce soir là à ce que la classe s'exprime sur nos méthodes de travail, les acquisitions et les difficultés de chacun. Peut-être ai-je eu tort ?

Dès que j'ai commencé à annoncer mon projet, j'ai senti que ça n'accrochait pas. Vous n'écoutez que d'une oreille et, tout de suite, vous avez commencé à intervenir dans le désordre le plus complet. Vous vous coupez la parole réciproquement, sans vous écouter. Je me suis énervé un peu. Pas trop. Puis je me suis tu. Vous aussi. Dès que j'ai recommencé à parler, vous avez repris vos interventions désordonnées, vos interpellations incohérentes, vos jeux de chaises et vos rigolades sous cape. L'un ou l'autre a tenté de réagir en demandant le silence. On ne les a pas entendus. Je me suis tu à nouveau, quelques secondes... et puis j'ai cédé : j'ai sorti les exercices d'orthographe que j'avais préparés pour la semaine prochaine. De toute évidence, c'était pour moi une défaite : d'abord, parce que ce débat sur notre travail, je le voulais vraiment et je le croyais profondément nécessaire ; ensuite, parce que ces exercices d'orthographe, je voulais en faire autre chose qu'une sanction, qu'un moyen de tenir jusqu'à la fin de l'heure... je m'étais dit que ce serait une bonne méthode pour que chacun d'entre vous repère ses besoins et que je puisse l'aider le mieux possible. De ce côté-là, d'ailleurs, c'est complètement raté ; ou alors il me faudra beaucoup de temps pour rattraper les choses.

Lundi dernier, j'ai tenu jusqu'à la fin de l'heure, pas glorieusement, je l'avoue. On a quand même réussi à réviser les règles d'accord des noms composés ; je ne dis pas que l'un d'entre vous n'a pas retenu quelque chose... mais avouez que ça n'avait rien de bien exaltant.

En sortant j'étais un peu amer, avec un goût d'amertume dans la bouche. J'avais complètement raté mon coup. Sans aucun doute, je m'y étais mal pris. J'étais blessé de mon échec. Blessé, comme chaque fois que l'on y croit un peu et qu'on se laisse aller à cette pointe d'affection qui nous fait espérer qu'on nous aime, ou, au moins, qu'on nous comprenne, et peut-être même, secrètement, qu'on nous rende en sujétion la monnaie de notre dévouement.

Mais j'étais blessé aussi, je crois, de n'avoir pu endiguer cette violence qui s'établit entre vous dès que mon coup de gueule ne nous installe pas dans le coup de force, ou que je ne vous mets pas, d'entrée de jeu, pas en situation de travail individuel. Au jour d'aujourd'hui, en effet, je crois que je sais à peu près vous faire travailler et progresser dans une situation très fortement individualisée. Je suis assez convaincu que vous y progressez bien, que vous arrivez même à vous intéresser parfois à ce que je vous propose et que, quand je m'installe à côté de l'un ou de l'autre d'entre vous pour corriger son travail et en discuter, cela l'aide vraiment. Tout n'est pas parfait, mais quelque chose se passe qui ressemble à une vraie mobilisation de votre intelligence, sur de vrais enjeux et, en cela, je crois que je ne perds pas mon temps... et vous non plus.

Mais je n'arrive pas à me résigner à cette impossibilité de communiquer ensemble quand nous sommes en classe. Je n'arrive pas à me résigner à cette parole éclatée, cette rencontre impossible où personne n'écoute personne, où chacun se précipite sur l'autre pour l'interrompre d'une moquerie ou d'un coup de gueule. Ça va sans doute vous faire rire, mais je souffre alors pour toi Azzedine ou pour toi Hammed, pour toi Eric qui es si sérieux et si appliqué chaque fois que tu tentes de parler, pour toi Ali qui es si futé et si pertinent dans tes réponses, pour chacun d'entre vous dont je voudrais pouvoir entendre la parole, dont je voudrais tant que la parole soit entendue par les autres et qui disparaît, malgré tous mes efforts, dans un brouhaha rigolard et informe. Vous vous faites là les uns aux autres cette violence terrible de ne pas vous entendre, de ne pas vous reconnaître, de ne même pas pouvoir espérer dire quelque chose qui vienne vraiment de quelqu'un qui a pris le temps de l'entendre et de réfléchir.

En fait, vous vous interdisez la rencontre, la rencontre la plus élémentaire, la rencontre de personnes qui acceptent de suspendre quelques secondes leur impulsion, simplement pour écouter, réfléchir... réfléchir avant de riposter, réfléchir avant de taper.

Mais, au fond, c'est là notre échec majeur à nous autres adultes qui nous prétendons vos éducateurs. Nous n'avons pas été capables de vous apprendre le sursis, ce sursis qui est à la base même de toute socialité, ce sursis où nous prenons le temps de retenir le bras ou la phrase qui brutalisent pour entendre... entendre même sans vraiment comprendre, mais entendre néanmoins.

Dès le début nous vous avons trompé. On vous a dit de ne pas vous battre... et qu'il valait mieux discuter, qu'il valait toujours mieux discuter. Mais on ne vous a jamais laissé le temps de discuter. On vous a dit : « *Réfléchis avant de parler* »... sauf qu'on ne vous a vraiment jamais laissé parler en classe. Comme me le disait l'un d'entre vous, il y a quelques semaines : « *Ici, au lycée, on ne parle jamais. En classe on bavarde. Dans la cour on gueule. Dans les couloirs on chahute.* » On vous a trompé sur toute la ligne... « *Ne discute pas avec ton voisin...Ttu le diras à la réunion de classe...* » Sauf que jamais on n'a fait de réunion de classe ! Ou alors pour parler de ce que le maître avait décidé à l'avance. Ou alors dans deux ou trois écoles comme on en voit parfois à la télé.

Déjà, tout petits, on vous a fait apprendre des tas de choses, des tas de choses très bien d'ailleurs... comme *Le dormeur du val* de Rimbaud. Moi, par exemple, j'ai quatre enfants et, tous les quatre, ils ont appris au moins trois fois *Le dormeur du val* de Rimbaud. Ils peuvent le réciter devant un instituteur, un professeur et même un inspecteur. Ils peuvent expliquer ce qu'est un « enjambement » et montrer pourquoi Rimbaud a reporté le verbe dormir au début du troisième vers de la deuxième strophe. Peut-être même que parmi vous, Ridha et Hakim, José et Sylvain, il y a encore un ou deux qui pourraient, en cherchant bien, expliquer ça. Ils gagneraient alors quelques bons points dans ce grand « jeu des mille francs » qu'est devenue l'École, dans cet univers étrange que vous connaissez maintenant si bien au point de ne plus vous étonner que ce soit ceux qui connaissent les réponses qui y posent les questions... et qu'il n'y ait guère, pour ceux qui ne connaissent pas les réponses ou pour ceux qui sont pétrifiés de trouille quand le professeur leur adresse la parole, de lots de consolations.

Parce qu'à l'École ce que l'on vous a appris, depuis toujours, ce sont des connaissances que vous avez plus ou moins soigneusement

empilées, jamais ce que dans notre jargon nous appelons des compétences, c'est-à-dire des savoirs qui répondent à des questions que vous vous posez, qui renvoient aux situations que vous vivez et dont vous pourriez vous emparer pour réaliser cette alchimie mystérieuse que constitue tout apprentissage, quand quelqu'un fait de la vie avec de la mort, se saisit de ces vieilles choses déposées dans les bibliothèques et les manuels scolaires pour se les agréger, les inscrire dans un projet et, paradoxalement, devenir un peu plus lui-même... C'est qu'il y a bien deux manières d'apprendre Rimbaud : on peut l'apprendre comme une connaissance pour pouvoir faire face aux situations d'examen ou bien l'apprendre comme une compétence pour pouvoir le relire un soir de désespoir ou de solitude, un jour de colère ou de révolte, pour pouvoir donner une autre forme à sa colère ou à sa révolte que la destruction violente. Mais, de ce Rimbaud là, on vous en a privé si longtemps que je comprends bien que vous en soyez venus à douter de son existence. En vous privant du sens de ce que l'on vous enseignait on vous a fait la pire des violences... et l'on s'étonne maintenant de constater votre propre violence.

Comprenez-moi bien : je ne veux pas que l'on vous fasse des cours spéciaux, à côté des cours de mathématiques et d'histoire, pour vous apprendre la paix. Je voudrais que toute l'École soit un apprentissage à la paix. Un apprentissage à prendre du temps avant de se jeter sur l'autre, un apprentissage à cette socialité si difficile à construire mais sans laquelle l'humanité court vers sa perte. Car, je suis convaincu qu'il y a bien une manière de faire des mathématiques qui permet d'apprendre à faire la paix, comme il y a une manière de faire des mathématiques qui est une véritable préparation à la guerre. Si je fais cours de maths en vous laissant croire, en permanence, que c'est moi qui ai raison, ou le premier de la classe, ou celui qui crie le plus fort ; si je fais cours de maths en vous répondant à chacune de vos questions que les choses sont ainsi, ne se discutent pas et que c'est vraiment faire du mauvais esprit que de les mettre en doute ; si je fais un cours de maths en organisant les choses pour que l'on ne puisse réussir qu'en écrasant les plus faibles, alors, à coup sûr, je prépare la guerre. En revanche, je crois qu'il est possible de faire un cours de maths où l'on apprenne doucement que ce n'est pas celui qui crie le plus fort, ni même celui qui a le plus de diplômes qui a raison, mais bien celui qui démontre le mieux en respectant le cheminement de chacun... Alors là, je crois, qu'avec vous, modestement, on prépare la paix.

Et, finalement, si vous voulez que j'aille jusqu'au bout de ma pensée, je crois que l'École, toute entière et avant toute chose, c'est

d'abord fait pour apprendre à faire la paix. Car je crains qu'en privilégiant systématiquement l'instruction, comme beaucoup de mes éminents collègues universitaires le font aujourd'hui, on rate précisément ce qu'est, pour moi, véritablement l'humanité. L'homme « maître et possesseur de la nature », fusse de sa propre nature, peut basculer, en effet, bien facilement dans l'arrogance d'une raison triomphante et qui, loin de l'unir à ses semblables, le conduise aux rives du mépris, voire de l'orgueil solitaire ou solipsiste. C'est pourquoi je ne saurais trop dire combien l'humanité est fondamentalement, à mon sens, ce qui s'oppose à la violence des choses et des hommes, pourtant triomphante :

*« Vie des vivants dans la lutte pour le sang et pour la vie ; histoire naturelle des humains dans le sang et les larmes des guerres entre les personnes, nations et classes ; matière des choses, dure matière ; solidité ; le fermé-sur-soi jusque dans les confinements intra atomiques dont parlent les physiciens.*

*Et voici que surgit, dans la vie vécue par l'humain - et c'est là, à proprement parler que l'humain commence, pure éventualité mais, d'emblée, éventualité pure et sainte de se-vouer-à-l'autre. (. ..) C'est cette rupture de l'indifférence - de l'indifférence fut-elle statistiquement dominante -, la possibilité de l'un-pour-l'autre, qui est l'événement éthique...<sup>1</sup>. »*

L'École, dans ces conditions, a d'abord, pour moi, la responsabilité de permettre la rencontre entre des êtres sur un autre registre que celui de la violence et des rapports de force; elle a pour but de rendre possible ce "désintéressement" dont parle Lévinas, ce moment où l'on fait taire son propre vacarme, où l'on oublie ses propres références, où l'on accepte de saluer l'autre, de le reconnaître dans son individualité irremplaçable avant même de le connaître, avant même qu'il échappe à notre connaissance, qu'il échappe à notre raison. Il n'y a pour moi d'humanité que dans cette rencontre fugace, cet instant où l'on ne se voue plus à soi-même mais où l'on se projette hors de soi, ce moment proprement miraculeux, comme le dit Lévinas, où de l'humain surgit parce que la violence est suspendue et que quelque chose se passe dans un ordre qui n'est plus celui des sciences, fussent-elles humaines.

Je peux bien vous le dire, à ceux qui veulent fonder l'École sur

---

<sup>1</sup> *Entre nous, essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, Paris, 1991, page 10. Emmanuel LEVINAS résume ici ce qui constitue la trame essentielle de son œuvre que l'on trouvera aussi particulièrement fortement exprimée dans *Autrement qu'être ou au delà de l'essence*, Biblio-Essais, Paris, 1990.

la seule raison, encyclopédique ou pas, je préfère ceux qui veulent la fonder sur la paix, ceux qui croient que l'appel à la paix est plus ancien, plus fondateur, que l'appel à la vérité rationnelle. Je préfère ceux qui parient sur le fait que le destin de l'humanité se joue, fondamentalement, dans cet apprentissage essentiel à l'acceptation de l'autre dans son altérité irréductible, dans sa précarité, dans sa faiblesse. Cette faiblesse qui me renvoie immanquablement à ma propre faiblesse, à ma propre finitude, au fait que je ne suis jamais à moi-même ma propre solution, ou alors dans la suffisance de celui qui croit dominer parce qu'il se domine, sans percevoir qu'il sacrifie en fait son humanité à sa propre violence, fût-elle contenue dans les limites d'une bienséance tout auréolée de prestige social.

On me dira alors - pas vous, bien sûr, mais les gens sérieux qui nous dirigent ! : « *Mais que faites-vous de la valeur de vérité, fondatrice de la civilisation occidentale ? Ne sombrez-vous pas dans un relativisme où, sous prétexte de rencontre, tout serait permis jusqu'à l'abandon de la dignité même de l'intelligence ?* » Je ne le crois pas. Je crois, au contraire, que c'est l'arrogance de l'intelligence rationaliste qui fonde le relativisme parce qu'en son nom, précisément, tout est permis. Et particulièrement de refuser à l'autre, celui qui ne partage pas les mêmes analyses, les mêmes convictions, le même rapport aux choses et aux êtres, le droit, la possibilité même, d'entrer en relation avec nous. Érigée en absolue, la valeur de pure vérité est une valeur d'exclusion, un moyen de mettre des conditions sans cesse plus draconiennes à la reconnaissance de cette humanité fondatrice qui nous rapproche au-delà ou en deçà de toute appartenance, de toute référence, de toute réalité culturelle ou intellectuelle.

J'ai beaucoup appris, sur ce sujet, depuis quelques temps, d'auteurs qui analysent la tradition juive... et j'ose vous le dire, à vous qui êtes, pour certains, des musulmans pratiquants, parce que je suis convaincu que vous le comprendrez. Ainsi, Marc-Alain Ouaknin explique-t-il que le Talmud (le commentaire de la Bible, en quelque sorte) peut nous permettre d'éviter les « *immenses dangers de l'idée de vérité* ». Pourtant, il ne s'agit pas là de fonder un relativisme absolu et d'affirmer que toutes les paroles se valent ; il ne s'agit pas, non plus, de tout renvoyer au domaine de l'opinion dans lequel on pourrait ergoter sans fin sur tout puisque personne ne serait jamais autorisé à « dire le dernier mot » et à « trancher du vrai et du faux ». Il s'agit d'accepter que la parole construit du sens, que toute parole construit du sens, mais à partir du moment seulement où elle tente d'échapper à toute forme de violence. Il s'agit d'accepter que la confrontation entre les êtres permet à ces êtres de se comprendre et de comprendre

le monde, leur permet de construire leur humanité dans la mesure seulement où elle récusé toutes les tentations de pression, de séduction, de manipulation, dans la mesure où elle s'inscrit délibérément dans une paix fondatrice. « *Tout est-il dicible ?* demande Marc-Alain Ouaknin. *Tout , sauf ce qui naît de la violence et qui conduit à la violence...* <sup>2</sup> » Seule la paix, le désir de paix, peuvent fonder une « vérité universelle » puisque, par eux, la parole s'inscrit dans la perspective d'une rencontre où le « convaincre » ne soit pas un « vaincre ». L'inverse est impossible : aucune vérité ne peut fonder la paix, puisqu'elle se veut trancher du juste et du faux sans avoir intégré le préalable du refus de la violence. Car, il n'y a rien en amont du refus de la violence, rien qui lui soit fondateur, que ce refus de la violence lui-même en tant qu'il est expression irréductible d'humanité.

En d'autres termes, je crois que s'il y a, quelque part, une vérité transcendante, une valeur véritablement universelle, elle ne peut être que dans l'exigence de paix, l'espoir sans cesse renouvelé d'une rencontre fondatrice d'humanité : « *Quand deux hommes étrangers et inconnus l'un pour l'autre, raconte Vladimir Jankélévitch, se rencontrent dans l'immense solitude d'un désert ou dans le silence éternel des montagnes, ces deux hommes esseulés se regardent et se saluent ; ils entrent en rapport sans avoir besoin d'être présentés l'un à l'autre ; ils se serrent la main sans autre forme de protocole. Ils sont seuls dans la nature hostile, mais ils se connaissent déjà, bien qu'ils ne se soient jamais vus ; ils échangent une première parole et le vent, les rochers, la nature élémentaire leur envoient l'écho de cette parole. Cette parole est déjà en elle-même une bienvenue. Telle est la parole que le voyageur solitaire, perdu dans la nuit, adresse à un autre voyageur solitaire ; telle est la parole qu'au-delà de toute prosopolepsie <sup>2</sup> mesquine l'homme adresse à un autre homme sur le chemin de la vie. Dans un monde inhumain, cette salutation atteste la fraternité de deux visages et célébrera la rencontre de deux regards.* » <sup>3</sup>

Je me suis laissé entraîner, j'en suis bien conscient, loin de notre problème de lundi dernier. Je ne suis pas certain que vous m'avez suivi complètement... mais je ne suis pas sûr, non plus, que vous n'avez pas compris ce que j'ai essayé de vous dire. Je vous l'ai écrit parce que je crois que c'est mieux : ça vous donne le temps d'y

---

<sup>2</sup> La prosopolepsie signifie ici une relation dans laquelle je ne salue l'autre qu'en tant que je le reconnais comme « digne » de ce salut, parce que cet autre me ressemble, qu'il appartient à la même famille, race ou religion, qu'il exerce, comme moi, sa raison ou parle le même langage. Je le reconnais et le salue « à condition que... », et j'engage toujours alors, plus ou moins ouvertement, une enquête pour voir si ces conditions sont bien remplies.

<sup>3</sup> *Le paradoxe de la morale*, Le Seuil, Paris, 1981, page 49.

réfléchir. Vous n'êtes pas forcés d'être d'accord avec moi. Mais ce que j'aimerais bien, c'est que vous me répondiez. J'attends votre lettre, j'attends vos lettres, Mohamed et Philippe, Henri et Saïd, j'attends vos lettres Fabrice et Ridha... pas pour demain, mais un jour peut-être...

Quand j'étais jeune il y avait une chanson de Richard Antony qui disait : « *Donne-moi ma chance encore.* » J'aimerais tellement que cette formule devienne celle de tous les éducateurs du monde et que l'on donne tort, enfin, à cette autre rengaine de ma jeunesse que chantait, à la même époque, Johnny Halliday « *Noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir !* »